

Jacques Saussey

Colère noire

Thriller

French Pulp éditions

Chapitre 1

Dimanche 19 octobre, Paris, 22 h 15

Accoudé à son balcon, Serge Taillard scrutait la nuit parisienne en tirant de longues bouffées de son cigare. Son appartement était plongé dans le noir, et le bout incandescent décrivait des arabesques que l'on devait apercevoir de l'autre côté du canal Saint-Martin. Il laissait son esprit dériver dans un calme provisoire, de ceux qui précèdent les terribles tempêtes dévastatrices. Il tentait d'imaginer qu'il revenait vers des temps plus heureux, où la vie n'avait pas encore fait de lui ce qu'il était devenu, cet homme impitoyable que rien ni personne n'arrêtait jamais.

Trois étages plus bas, les lampadaires bordant le canal projetaient sur les eaux noires des lueurs mouvantes disputant les reflets aux phares des voitures. Des éclats de voix provenant de l'autre côté de l'écluse se superposaient par moments au bruit sourd de la circulation. Quelques sans-abri étaient revenus établir un campement sous les arches des ponts, afin d'échapper à la pluie fine qui tombait sans discontinuer depuis la fin de l'après-midi. Ils profitaient de la nuit pour s'installer, sachant que la police serait là le lendemain matin pour les déloger. Depuis que les zones couvertes avaient été grillagées sur les quais, ils changeaient de place sans arrêt, rôdant d'une berge à l'autre, en quête d'une place au sec pour dormir.

Le goût âpre du cigare lui emplissait la bouche et laissait sur sa langue une épaisse sensation désagréable. Il racla sa gorge, à la recherche d'un peu de salive, puis il cracha dans la rue.

L'éclair d'une sirène apparut au coin de la rue Saint-Louis et fila dans un bruit de pneus mouillés. Les éclats du gyrophare se répercutèrent sur les façades éteintes des bureaux déserts, dont les vitres s'avançaient en angle au-dessus du trottoir, puis ils s'évanouirent au loin entre les bâtiments de l'hôpital.

Taillard pénétra dans le salon obscur et referma la porte-fenêtre derrière lui. Il se rendit d'un pas pesant dans la salle de bains, et ferma le robinet de la baignoire. La mousse allait bientôt déborder.

Le cigare toujours coincé entre les lèvres, il se déshabilla en prenant soin de plier ses vêtements sur le bord du tabouret dont il se servait toujours comme tablette. Une fois nu, il s'observa quelques minutes dans le miroir du lavabo. Il rentra son ventre, et ne laissa pas son regard s'attarder sur les chairs flasques ourlant ses flancs de leurs bourrelets proéminents, témoins de son appétit pour la bonne chère. Les poils gris recouvrant son torse en touffes éparses masquaient à peine une vieille cicatrice, héritée d'un mauvais coup de couteau reçu dans une bagarre un soir d'« expédition », dans les années soixante-dix, à l'époque où il faisait partie du FUD, un groupuscule d'extrême droite qui commençait à faire parler de lui en tant que mouvement dur néonazi.

Taillard sourit à ce souvenir. Il avait bien failli y rester, sur ce coup, et ne devait sa survie

ce jour-là qu'au câble de vélo qu'il avait toujours dans une poche, dans ces temps lointains. Un câble avec des poignées en bois, pour pouvoir serrer fort. Une arme qu'il s'était fabriquée, histoire de frimer devant ses congénères pendant les soirées organisées par le FUD pour rassembler les sympathisants au parti. L'homme au couteau, un jeune Algérien d'une vingtaine d'années, devait toujours flotter quelque part au fond de la Marne, entre Joinville et Charenton. Tout du moins ce que les poissons et les écrevisses en avaient laissé. Il ne faisait pas bon s'en prendre à Serge Taillard, à l'époque...

Sans éprouver l'ombre du moindre remord, il bomba le torse devant le miroir. Les pectoraux et les biceps avaient fondu depuis longtemps, mais le souvenir de leur puissance évanouie restait intact. À la suite de cet événement qui avait marqué un tournant décisif dans sa vie, celui de son premier crime impuni, plus d'un de ses concurrents s'en était aperçu au fil des années. Il avait bâti son empire industriel sur cette énergie dévastatrice du combat, celle qui engage les adversaires dans un corps à corps mortel, indépendamment de la discipline, sans aucun respect des règles, et dont un seul peut sortir indemne. Une lutte sans quartier, sans aucune pitié à espérer en cas de défaite.

Et il était un spécialiste de cette lutte sans merci. Il utilisait tous les leviers pour aboutir, pour obtenir une victoire sans partage. Il n'avait jamais considéré l'illégalité comme un obstacle, l'important étant de ne jamais se faire prendre la main dans le sac. Si sa société avait pris de l'envergure d'année en année depuis sa création en 1989, jusqu'à rivaliser avec les plus gros fournisseurs internationaux du domaine de l'acier, il ne le devait à personne d'autre qu'à lui, qui la dirigeait d'une main implacable. L'outillage industriel s'était révélé une branche très profitable durant presque deux décennies, mais à présent la concurrence asiatique commençait à mettre à mal ses affaires.

Et cela ne lui plaisait pas du tout.

Il serra les dents et observa dans le miroir la flamme qui consumait ses propres prunelles. Il se sentait rempli de la même vigueur qu'autrefois, de la même détermination. Il n'allait pas baisser les bras maintenant. C'était tout simplement hors de question. Il en avait trop bavé. Il avait trop ferrailé avec les banques, avec ses créanciers, avec ses amis, et avec ceux qui l'étaient de moins en moins, qui se défilaient lâchement, sentant le vent tourner au-dessus de sa tête.

Il lui fallait de l'argent rapidement, et en grosse quantité. Il allait passer à l'étape supérieure de son plan. Il était grand temps de relever le bras et de frapper fort, là où ça fait mal, là où l'on s'en souvient.

Il tâta avec précaution l'eau de son bain de la pointe du pied. Juste à point. Il entra dans la mousse en soupirant d'aise. Sur le tabouret jouxtant la baignoire, son verre rempli de son meilleur whisky se couvrait de buée. Il s'allongea dans l'eau chaude et ferma les yeux, tout à la joie de ce rendez-vous hebdomadaire avec l'oubli. La radio-CD jouait en sourdine du Mozart, la seule musique digne d'être écoutée dans un moment d'un tel détachement d'avec le monde réel.

Mais ce soir, la détente le fuyait, insaisissable. Car s'il ne redressait pas le gouvernail très vite, cette histoire risquait de mal finir. Il n'allait plus pouvoir tenir le coup très longtemps. Les commandes diminuaient de jour en jour, et les banques devenaient difficiles à convaincre de lui prêter des fonds. Suspicieuses, même.

Tous ses amis politiques lui tournaient le dos, au fur et à mesure que la réussite se dérobaient. Et pourtant, il avait mouillé sa chemise pour certains d'entre eux. Il avait aidé à financer des campagnes, à bâtir des carrières, à générer des courants d'influence. Il s'était même parfois sali les mains, mais toujours avec intelligence, sans se faire prendre, sans laisser de traces. Mais pour cette sorte d'amis, la reconnaissance n'était qu'un mot vide de sens, et il se retrouvait aujourd'hui seul devant ses problèmes, seul face au néant qui s'ouvrait devant lui. Un gouffre qui allait l'engloutir s'il ne réagissait pas rapidement. Il se sentait vulnérable, sentiment extrêmement désagréable auquel il n'était pas habitué, et qu'il s'apprêtait à rejeter avec violence.

La chaleur du bain l'engourdit peu à peu, et ses pensées prirent alors une tournure plus éthérée. Un visage lui vint à l'esprit, dans un halo de vapeur brûlante. Il posa la main sur son sexe qui commençait à se redresser, dodelinant de la tête dans les remous imprimés par son bras dans l'eau parfumée.

Ghislaine... Il but une gorgée de Laphroaig et tira de nouveau une longue bouffée de son cigare. 18 ans d'âge ! La moitié de celui de sa protégée... Il évoqua le corps sublime de Ghislaine, ses seins lourds et la courbe délicate de sa nuque, quand elle se penchait sur lui, et sa main se fit plus précise.

Il entendait la pluie redoubler de violence contre les vitres. Ce mois d'octobre s'annonçait vraiment comme particulièrement pourri. Il attrapa la télécommande et monta le son de Mozart.

Sous les marronniers et les platanes des quais, le vent faisait voler les premières feuilles dorées d'automne. Les troncs luisaient d'humidité, et se dédoublaient dans des flaques sans fond.

Sur le quai faisant face à l'immeuble de Taillard, de l'autre côté du canal, une silhouette se détacha d'un porche aveugle, tache diffuse engoncée dans un long manteau imperméable. Une casquette au bord élimé protégeait son visage de la pluie, noyant ses yeux dans l'ombre projetée par la visière. Une main gantée rangea à l'abri du manteau des jumelles d'ornithologie, qui permettaient de discerner la couleur de l'œil d'un moineau à cinquante mètres.

L'homme traversa le pont métallique arrondi reliant les deux berges par des marches de pierre, usées par le passage des piétons durant des décennies, qui donnait un charme si particulier à ce quartier typique du Paris d'autrefois, face à l'ancien hôtel du Nord rendu célèbre par Gabin et Morgan. Il s'approcha ensuite avec précaution du bâtiment dans lequel Serge Taillard était entré une demi-heure plus tôt. Au feu rouge, un SDF en état d'ébriété criait après les voitures qui refusaient d'ouvrir leur vitre pour lui donner un euro.

C'était parfait. Avec le tapage que le type faisait, personne ne ferait attention à lui.

L'homme tapa sans hésitation sur le digicode et la porte émit un léger déclic indiquant que ses renseignements étaient exacts. Il entra dans le vestibule sans appuyer sur l'interrupteur, puis se dirigea avec assurance vers l'escalier plongé dans la pénombre. Il évita l'ascenseur et grimpa les trois étages en quelques rapides foulées silencieuses. Lorsqu'il parvint au troisième, il avait déjà le carré à la main ; ce type de clé que l'on utilise pour ouvrir les portes d'accès aux coffres des compteurs d'eau sur les paliers des vieux

immeubles.

Il s'arrêta un instant, l'oreille aux aguets, prêt à s'éloigner avec nonchalance si l'un des voisins de la cible venait à sortir de chez lui de manière impromptue. Au bout d'un long moment d'immobilisme, il ouvrit la serrure du placard technique qui se trouvait à moins d'un mètre de la porte de Taillard. Bien entretenue, elle tourna sur ses gonds sans provoquer le moindre grincement.

Il se baissa, tendit la main vers le fond du réduit, et trouva immédiatement ce pour quoi il était venu.

L'industriel but la dernière goutte de whisky et reposa son verre à regret. Il avait fait importer ce nectar à un prix exorbitant et, à vrai dire, il n'en avait jamais bu de meilleur. Combien de temps pourrait-il encore profiter de ce genre de luxe si sa société sombrait corps et biens dans la bataille des marchés ? Il était incapable d'imaginer une telle éventualité.

Même son dernier rempart, celui en qui il avait fondé ses derniers espoirs, le lâchait également. Et cela, il ne pouvait pas l'accepter. Il devait montrer qu'il pouvait toujours mordre, et refermer d'un seul coup ses mâchoires sur sa proie.

Très vite.

Et très fort.

Il s'assit dans le bain et se tourna vers le cendrier pour écraser son reliquat de cigare. Le dos tourné à l'étagère accrochée au-dessus de la baignoire, il ne vit pas la radio se rapprocher du bord de celle-ci par petits à-coups presque imperceptibles. S'il avait levé les yeux vers le plafond, il aurait peut-être aperçu le mince fil blanchâtre ligaturé à sa poignée, qui disparaissait en haut du mur dans un petit trou donnant dans la penderie de l'entrée. Mais il aurait fallu pour cela qu'il se doute de quelque chose, et qu'il plisse les yeux en s'interrogeant sur la présence d'une nouvelle goulotte électrique au ras de la moulure. Ou bien encore qu'il puisse simplement envisager que quelqu'un s'était introduit chez lui la veille en son absence.

Il ne pouvait pas non plus deviner que ce fil courait ensuite le long de la plinthe, entre des petits cavaliers en acier peints en blanc, jusqu'à la porte de l'appartement, puis qu'il passait dans un autre trou minuscule traversant le mur à l'angle de la baguette d'ornement, et que son extrémité soigneusement enroulée sur elle-même était dissimulée dans un réduit de service sur le palier.

Le poste glissa en raclant le bord de l'étagère. L'un de ses pieds s'avança au-dessus du vide, puis un second, et la carcasse de l'appareil heurta le bois. Lorsque le disque sauta du lecteur laser, Taillard sursauta en donnant un brusque coup de pied qui fit gicler de l'eau sur le mur.

Il tourna la tête et, dans une lenteur de cauchemar, vit la radio-CD osciller en équilibre instable sur l'angle de l'étagère, avant de plonger d'un seul coup vers la baignoire pleine d'eau. Une froideur extrême le submergea, vidant instantanément son esprit de toute pensée cohérente, paralysant son cerveau d'une panique animale. Le poste chuta dans un ralenti irréel, et les muscles tétanisés de Taillard ne purent même pas esquisser le moindre mouvement. Ses lèvres s'arrondirent dans une sorte de protestation muette, un

refus viscéral de l'inévitable, ou peut-être dans un embryon de prière, alors même que les portes de la mort s'ouvraient devant lui.

Il ne comprit pas tout de suite que l'appareil s'était bloqué avec le cordon d'alimentation à moins de dix centimètres de la surface de l'eau savonneuse. De la mousse blanche recouvrait les boutons, et le disque de Mozart se mit à sauter à l'intérieur en cognant contre le capot, tandis que le poste se balançait juste au-dessus de ses genoux.

Taillard lâcha un râle de terreur qui se transforma en un hoquet ridicule tandis qu'il réalisait qu'il venait tout juste d'avoir un sursis inespéré. Puis le fil se décrocha de l'arrière de la radio, qui tomba comme une pierre dans le bain en projetant des traînées de bulles sur le mur.

Taillard poussa un hurlement en se redressant. Il tenta d'agripper le lavabo pour sortir du bain, mais ne fit que renverser le tabouret, éclaboussant le sol d'eau et de verre brisé. Il perdit l'équilibre et ses pieds glissèrent sur l'émail de la baignoire. Il chuta alors lourdement en arrière, et il n'eut soudain plus que le temps de comprendre qu'il n'aurait pas de seconde chance.

Libéré du poids de la radio, le fil électrique bondit en l'air, et la boucle qui l'avait bloqué sur l'angle de l'étagère se dénoua, libérant trente-deux centimètres de fil de cuivre de plus qui tombèrent dans l'eau avec le reste du cordon d'alimentation relié à la prise.